

L'Angoisse de l'ingénieur

ERNST BLOCH

L'Angoisse de l'ingénieur

Traduit de l'allemand par

PHILIPPE IVERNEL



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2015

TITRES ORIGINAUX

Die Angst des Ingenieurs

Technik und Geistererscheinungen

Zerstörung, Rettung des Mythos durch Licht

© Suhrkamp Verlag Frankfurt-am-Main 1985.

All rights reserved by and controlled through Suhrkamp Verlag Berlin.

Nikolai Nikolayevich Popov, *La Lanterne magique*, 1920. Gouache et tempera sur carton. © FineArtImages /Leemage, pour l'image de couverture.

© Éditions Allia, Paris, 2015.

L'ANGOISSE DE L'INGÉNIEUR

AUJOURD'HUI, une intervention n'a pas toujours un effet aussi sûr qu'elle le prétend. Comme l'est ensuite le succès qu'elle obtient et dont l'extérieur lui donne raison. Voilà ce qu'enseigne l'étrange expérience de lui-même dont fit part un jeune ingénieur il y a quelque temps. Il construisait des machines à réfrigérer, celles-ci engendrant des températures qui n'existent pas sur terre. L'industrie a besoin de telles machines parce que, comme on s'y attend, certaines combinaisons chimiques ne réussissent qu'à des températures dépassant de peu le zéro absolu. Mais lorsqu'un jour le jeune ingénieur eut de la chance et que sortit, de la planche à dessin et d'innombrables essais, un nouveau modèle ayant un réel effet, allant toujours plus loin dans ses records, un étrange phénomène apparut chez le sujet, chez l'inventeur. De sa joie naquirent l'angoisse, et même encore le souhait bizarroïde que le lendemain survienne un ratage, soustrayant l'inventeur (comme aussi du reste ses collaborateurs) au malaise inhérent à son bonheur ; un ratage brisant la machine artificielle avec tout son produit artificiel dans l'espace artificiel.

Contre toute attente, c'est aussi ce qui eut lieu le lendemain, lors d'un nouvel essai sur pièce, à tête reposée. L'essai s'étant traduit par un échec, le magicien mis en difficulté en éprouva un soulagement insensé, ce qui le stupéfia lui-même. Cette réaction du jeune ingénieur face aux enfants nés de son calcul, aussi étonnante soit-elle, sera peut-être partageable par maint profane plus âgé, ou même seulement d'esprit désuet, mais elle est plus difficilement compréhensible venant de l'inventeur, voire de l'invention même. D'un autre côté, l'évidence de son angoisse dans la grande ville américanisée où travaille l'ingénieur est plutôt familière à celui-ci, et ce, en proportion de la souveraineté avec laquelle la technique en question, apparemment, triomphe des limites de la nature. Car le coefficient de dangerosité connue, à plus forte raison inconnue, s'accroît dans la même mesure. Analyser le contenu de cette angoisse et la fournir en matériaux, cela relève du bilan à tirer de la relation à la nature alors en vigueur.

1. Beaucoup de choses d'en bas résonnent d'abord ici, sans sortir du dedans. Les individus faibles se sentent précisément bien de n'oser rien, de ne pouvoir montrer aucune hardiesse. Encore que : ils aspirent à la réussite

ou du moins envient ceux qui en ont, et redoutent de chuter d'une pareille hauteur. Cela les retient aussi quelque peu au stade de l'enfant, lequel, souvent brûlé, craint lui aussi le feu. De même un homme craint-il peut-être de sortir du rang qu'il occupe d'habitude.

2. En outre, cette angoisse s'enracine dans des irritations remontant loin, d'une étrangeté piquante; il y a du refoulé qu'on ne veut pas revoir. C'est souvent autre chose qu'habille le choc de la réussite. Enfants, il nous semblait fort inquiétant de voir les lampadaires s'embraser dans les rues artificiellement, pire, insolemment après que le soleil, cependant, s'était couché. La lumière qui au lieu du soleil perce la nuit est ici celle qui nous appartient en propre, s'allumant d'elle-même contre la règle. Cet effroi très précoce, cette angoisse particulière, voire incestueuse, devant le courage qui est le nôtre pourrait trouver un écho chez l'inventeur, en vertu de sa profession. Lui aussi pénètre, engendrant, produisant, au sein de la nature maternelle, il s'arroge les droits du père, avec envie sexuelle et plaisir tout à la fois. La mauvaise conscience, dès lors, se manifeste comme la volonté de ne point parvenir au but.

3. Cela est de plus soutenu par le genre de l'homme calculant tout alentour. Car celui-ci, bourgeois (et notre jeune ingénieur en adopte la façon d'être), diffère assurément du chevalier, de l'aventurier ; il est venu et a vaincu tel l'opposé de ce dernier ; il ne cherche pas la vie insécurisée, mais il la craint, s'effraie de ce qui bondit devant lui au cours de la chasse. Ainsi met-il en place mille sécurités entièrement rationalisées pour ne pas avoir à rencontrer le nouveau d'une autre façon que l'habituel, ou sans autre protection. Même l'inventeur moderne, le pionnier de la technique, n'est pas vraiment un chevalier qui cherche l'aventure pour elle-même, avec ce qu'elle comporte de sauvages contrées et de dragons, devant lesquels le courage aurait à faire ses preuves. Bien plutôt exerce-t-il, dans sa marche en avant, beaucoup de ruse, de connaissances éprouvées, avec les sécurités voulues ; il s'effraie à bon droit quand la sécurité, devant la force du courant qu'il a rencontré, s'avère trop faible et se met à fondre. La probabilité de l'accident doit légitimement être réduite à un minimum, et elle augmente précisément à chaque percée dans l'inconnu. Un inconnu qui, dans le cas présent, se situait juste à la frontière du zéro thermique ; ce qui suffisait néanmoins à nourrir le sentiment

d'un *non plus ultra*. Simultanément, la sécurité technique, avec demi-tour opéré à temps, ne se soustrait pas au calcul des compagnies d'assurances, aussi divergent soit-il; dans l'aventure chevaleresque, ce serait là une grotesque affaire. Si certes, dans un monde entièrement voué au calcul, il n'y a plus de chevalier face à l'inconnu, son absolu contraire n'existe pas davantage. Chez l'ingénieur moderne de style supérieur – et conformément à ce style supérieur – l'esprit de risque est tout à fait présent, malgré la différence bien tranchée entre de tels pionniers et ceux qui recherchent le danger. Et l'Ubris également vit encore, bien qu'empiriquement atténuée, précisément calculée et donc ainsi relativement distillée, dans la poitrine de l'inventeur. Il en résulte clairement aussi que les deux âmes logées dans cette poitrine peuvent donner naissance à un conflit intérieur, tel que le montre notre cas de figure. Ce qui veut dire : l'inventeur en tant que bourgeois récent peut réagir contre l'aventurier chercheur qui est en lui; sinon lors de son départ en expédition, du moins visiblement à sa première escapade réussie au pays des dangers. Plus nettement que chez celui touché ci-dessus devant les lampadaires allumés le soir, devant l'intervention dans la nature maternelle

ou à travers le droit exclusif du père soleil à engendrer la lumière, vient donc encore ici au jour une angoisse plus adulte, moderne, non chevaleresque, à titre de composante, ou, plus exactement, l'angoisse que l'ingénieur en tant que bourgeois ressent vis-à-vis de l'ingénieur assumant ses aventures : à savoir, que l'homme n'aille pas tenter les dieux. Ainsi la joie qu'ici l'Ubris ne l'ait pas emporté contre le zéro absolu, et que là-bas de l'autre côté elle n'ait pas été en quelque sorte acceptée.

4. Tous les hommes d'aujourd'hui, certes, ne sont pas de cette espèce bourgeoise qui a peur. Mais l'inventeur trouve-t-il encore généralement cette arrogance qu'il pourrait être tenté d'assumer ? Guère, car il se voit alors face à un circuit bien plus fantomatique, où tout semble être uniquement relation vide, et rien n'être réel. D'où ceci : la production bourgeoise avec son univers est de plus en plus extérieure et aliénée, non seulement dans ces dispositifs de sécurité, mais aussi en sa qualité de pionnière. Cette production repose sur un entendement marqué par la division du travail, par la distribution abstraite des tâches ; et cette artificialité est aussi bien dissociée de l'homme vivant pris comme un tout que des connexions "naturelles" de la chose traitée. À cet égard,

instructive est la différence d'avec les périodes d'angoisse pré-capitalistes, mais aussi d'avec les formes de confiance propres à une vie qui laisse encore les choses à peu près dans leur réalité, et se réjouit de leur déroulement, de leur équilibrage. Sur les hauteurs au-dessus de Naples, telle conduite d'eau a crevé, tout à côté gît une paire de rails, totalement inutile, rudiment d'un chemin de fer à crémaillère en faillite. Or, dans une nature non irritée, un moins décuplé engendre le plus que voici : depuis des années, l'eau coule de la conduite crevée dans les rails, ceux-ci la guident sur la pente le long de la montagne, et tout en bas, dans un quartier desséché, les flots venant de la déféctuosité jaillissent sur la rue, telle une douche. Le vieux dragon, non irrité, dort ici tout au fond ; il n'est pas absent à quelques heures de Pompéi et du Vésuve, mais un monde, organique encore, respecte les caprices d'une participation gracieuse, les ressources d'un hasard qui partout fait fleurir, à partir de défauts et de ruines, une vie nouvelle, pas si nouvelle. À l'inverse, en revanche, est extrêmement dangereuse et sans aucune grâce harmonisante, l'existence de la ville la plus avancée techniquement, par exemple New York ou quelque site apparenté, en un monde de

fonctions et de relations ; la ville, devenant de plus en plus artificielle, se révèle, dans son détachement et son éloignement du paysage, tellement compliquée et en même temps vulnérable qu'elle se voit menacée d'accidents de façon croissante dans la même proportion, telle qu'elle se construit sur des racines en quelque sorte aériennes, voire fabriquées de plus en plus synthétiquement. Chaque jour, chaque heure, il faut que la ville, grandement détachée, fort désorganisée, soit défendue contre les éléments, pareils à un ennemi affluant. Mais voici le plus important : ces éléments-là ne sont pas ceux, anciens, du hasard et de l'accident habituels ; ils logent dans la complication du machinisme lui-même, dans une "nature" réduite à rien, dans cette nature de pur calcul qui est venue avec la machine et s'est établie de façon croissante dans des relations de moins en moins concrètes, dans des domaines de plus en plus "mathématisés". La machine est encore tellement bâtie par un entendement aliénant, encore tellement propulsée dans l'artificialité, voire par endroits dans l'abstraction pure et simple, qu'elle peuple alors un nouveau royaume de fantômes. En regard, l'ancien démonisme apparaît comme un creux bien plus dangereux et la

nature-dragon comme le *vide du champ de bataille moderne*; par bonheur le sujet procédant à l'électrification ne sait pas ou guère plus ce qu'est l'obscurité, ce que sont le tocsin dans la nuit du village, les ténèbres du mal, de Franz Moor, de Richard III (“La lumière brûle bleu, c'est l'heure sinistre de minuit”), mais en retour un autre sentiment mythique s'est d'autant plus nettement imposé à lui: *l'expérience de l'image de Saïs*. Comme dans la ballade ainsi nommée de Schiller elle devrait se trouver anticipée, moins effrayante que vaine. “Isis” n'effraie pas dans le sens, à peu près encore envisageable, qu'il pourrait accompagner une vieille peur de la nature. À plus forte raison “Isis” n'apparaît-elle point comme la déesse débordante, dont la rencontre avait enchanté ses disciples jusqu'au ravissement suprême; ainsi dans la fameuse extase du prêtre d'Isis, Apulée, aux yeux duquel, précisément, “le soleil de minuit” semblait surgir des profondeurs de la maternité-monde. Bien au contraire, Isis est plutôt elle-même devenue comme un néant: l'adolescent que le brûlant désir de savoir poussa vers la statue voilée n'est plus emporté par le diable comme le Faust médiéval, mais par l'inanité absolue. Le diable était encore un morceau de l'ancienne Isis, à savoir